

Au Liban, l'art résiste aux bombes



<http://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2014/01/21/10001-20140121ARTFIG00515-au-liban-l-art-resiste-aux-bombes.php>



«Église», de la «War Generation Serie», par Roger Moukarzel. Cet ancien photoreporter a fait la une des 40 ans de Paris Match pour incarner la génération photo des années 1980. Artiste, il milite pour la paix avec sa série sur le voile dans toutes les confessions. *Crédits photo : Roger Moukarzel*

Après la guerre civile, la Syrie et son écho meurtrier menacent Beyrouth. L'art est la réponse instinctive d'un pays qui veut vivre coûte que coûte. Reportage dans une terre meurtrie où les artistes ignorent le spleen si européen.

Envoyée spéciale à Beyrouth

La bombe de Noël qui a tué Mohammad Chatah¹, conseiller personnel de l'ex-premier ministre Saad Hariri², fit 5 autres victimes et 50 blessés le vendredi 27 décembre, a été d'une telle force qu'elle a secoué jusqu'à l'accrochage de la rétrospective Paul Guiragossian au Beirut Exhibition Center. Cette exposition événement qui consacre en 300 œuvres les 50 ans de peinture du «père de l'art arabe moderne» (1925-1993) n'est qu'à 500 mètres en contrebas de ce nouveau quartier reconstruit à grands frais, réputé «le mieux surveillé de Beyrouth» et bastion de Solidere, société anonyme chargée de la reconstruction du district central après la fin de la guerre du Liban en 1990 au pouvoir exclusif fort critiqué.

Cette rétrospective a connu d'emblée un succès public retentissant qui témoigne d'une soif de peinture inextinguible. «Le soir du vernissage, le 20 novembre dernier, on a dû refuser 1000 personnes, malgré les voitures piégées, la veille. Quelque chose demeure toujours en vie dans Beyrouth³, c'est une ville ainsi faite qui regarde vers demain», souligne Sam Bardaouil, son jeune commissaire libanais associé au Munichois Till Fellrath. Ce duo curatorial d'Art Reoriented était déjà à l'œuvre en 2013 à la 55e Biennale de Venise⁴ pour défendre la vidéo pacifiste d'Akram Zaatar, *This Day At Ten*, dans le pavillon très couru du Liban. Un film inspiré d'un fait réel sur un pilote israélien qui refusa de bombardier une école libanaise et subit pour cela la prison en son pays.



Extrait de la vidéo d'Akram Zaatar, This Day at Ten, vue au pavillon du Liban à la 55e Biennale de Venise. Crédits photo : Courtesy of the artist and Sfeir-Semler Gallery Beirut.

«Paul Guiragossian: The Human Condition» s'appelle fort justement la rétrospective de ce duo international, toute en scénographie aérée et dosage à minima de l'émotion autour de la fresque terrible de Deir-Ezzor, 1963-1964, son Guernica. Soit une volonté d'équilibre à l'image de ce rescapé du génocide arménien, tout entier tourné vers la mémoire et la concorde entre les hommes. Cet autodidacte a fait école, tant par ses tableaux qui respirent l'empathie et subliment la douleur par le bonheur de peindre, que par ses conversations de sage qui firent les riches heures du café Horseshoe, repaire historique des intellectuels dans le quartier Hamra («la rouge»). «On avait coutume de dire qu'un idiot devenait un savant, juste en le traversant», raconte en riant son fils Jean-Paul Guiragossian, peintre voyageur entre le studio familial de Beyrouth et Pékin, comme son frère aîné Emmanuel, peintre fort coté, et sa sœur cadette Manuella, dessinatrice passée par les studios Disney et pilier farouche de la Fondation Guiragossian entre Beyrouth et Los Angeles. À l'heure où la guerre syrienne annonce horreur sur horreur, on souligne à Bourj Hammoud, ancien ghetto arménien de Beyrouth, que nombre de ceux qui fuirent la Turquie et les massacres de 1915 optèrent pour Alep et la Syrie. Double condamnation de l'histoire, donc. Et communion de pensée qui explique aussi le succès de cet hommage à Paul Guiragossian qui introduit par son universalisme à la conscience et au pardon.

L'espoir comme ligne de conduite

Rappel brutal de la guerre et de sa loterie sanglante, la bombe du 27 décembre a coupé net la joie du retour au pays de la diaspora libanaise, cible symbolique avec ses 14 millions d'habitants viscéralement attachés à leur terre natale. Mais elle n'a vidé qu'une seule journée l'autoroute qui vient de l'aéroport et les rues du centre-ville politique géographiquement si proche de l'enfer syrien. Dès le lendemain, cette volontaire reprenait vie, avec une bravoure et une vitalité presque impensables en Europe. Même les tanks postés aux carrefours avaient l'air paisibles comme les jeunes policiers de la place Tahrir transposés dans l'alpage suisse par les photomontages de l'Égyptienne Nermin Hammam, choc de «Lumière du Moyen-Orient» au V&A de Londres au printemps.

Dès le samedi soir, dans les cafés autour d'Aishti, le QG du luxe créé depuis 1989 par le promoteur Tony Salamé, soit à 100 m du lieu de l'explosion, les belles citadines aux sourcils brillants fumaient tranquillement la chicha comme des princesses qui ne pensent qu'à leur ligne. Rares, les conversations qui s'éternisaient sur l'horreur et le gouffre possible de l'avenir. L'optimisme comme antidote, l'espoir comme ligne de conduite. L'art à Beyrouth lui ressemble, habitué à résister de toute sa force, à survivre entre guerre et paix.

«Cela vous donne une idée de Beyrouth, on vit avec cette instabilité. Un ministre qui se fait tuer au centre-ville entre les deux fêtes de fin d'année, et l'on ne peut rien faire! Je voyage toujours entre Paris et Milan. Et tous mes amis se plaignent tout le temps, le travail, la crise, les politiques, etc. Je leur dis "Venez vivre ici quelques jours pour apprécier au moins la stabilité, l'ordre, un État, si au moins nous avons un État!" Le Liban est un endroit de vie aussi, les gens viennent d'Afrique, d'Amérique latine et des pays arabes, pour faire la fête et se réjouir. La guerre en Syrie rappelle tout ce petit monde à l'ordre», nous confie Tony Salamé, roi du luxe admiré, jaloux et controversé qui a annulé aussitôt un grand dîner de fête par respect pour la «mort d'un modéré, d'un ami». «On se retrouve au milieu d'une autre guerre, après avoir enduré la guerre chez nous pendant quarante ans. On croit que les Libanais y sont habitués, mais non, on en a marre. Pourquoi chaque génération devrait-elle revivre la guerre et le chaos?»

Une nécessaire insouciance

Les jeunes artistes comme Walid Raad, Akram Zaatari ou la pionnière Mouna Hatoum, chouchous des institutions françaises et européennes, ont intégré la guerre à leur art. L'idée du territoire, de la ville, de la blessure ne les quitte jamais. «Moi, j'ai pris la position inverse, importer le glamour comme un remède, miser sur cette joie de vivre au Liban», dit Salamé, l'homme aux 40 boutiques de luxe dans Beyrouth. Collectionneur boulimique et joyeux, il mise sur une nécessaire insouciance quand l'Europe des artistes broie souvent du noir en temps de paix, laisse le goût des vanités morbides à Damien Hirst, le pathos aux sociétés déprimées qui se cherchent dans le vide existentiel, posture qui paraît narcissique de ce côté-ci de la Méditerranée. Dans son chalet ultramoderniste niché dans la montagne libanaise, ce familier de la Biennale de Venise et de la foire d'ArtBasel accroche les tableaux pimpants comme des jouets du Japonais Takashi Murakami, pose au jardin un masque géant de l'Anglais Thomas Houseago, le nouveau Picasso⁵ du marché de l'art, et piste comme un fou sur le Net le jeune artiste encore inconnu qui fera briller ses yeux de convoitise. Père d'un quatrième enfant, âgé seulement de 2 mois, ce businessman souriant ne quitte pas son pays malgré les bombes, conduit son 4 x 4 sans garde du corps, visite son «storage» comme une caverne des Mille et Une Nuits. Et surveille avec passion, comme si tout était normal, le chantier de sa Fondation Aishti, 20.000 m² qui marie le luxe et l'art contemporain, chrysalide en aluminium de l'architecte britannique d'origine tanzanienne, David Adjaye, qui sort du béton à Nord Beyrouth, à Jal el-Dib, en bordure de mer. L'inauguration de cette fondation privée est annoncée comme une fête pour 2015, coûte que coûte.

«Le Liban s'identifie toujours au phénix qui renaît de ses cendres. Ce n'est pas un hasard si le cèdre qui résiste à l'hiver comme au pire, est son emblème», souligne Laure d'Hauteville, historienne de l'art et créatrice de la Beirut Art Fair (5e édition à l'automne prochain). «En septembre dernier, dix jours avant l'ouverture de la foire, le pays retenait son souffle à l'idée des frappes américaines sur la Syrie. Dès que cette menace s'est effacée, la vie a repris. Tout le monde est venu à la Beirut Art Fair, y compris les familles princières d'Arabie saoudite⁶, les Koweïtiens, les Émiriens pourtant hors d'atteinte le long du Golfe, et même des Israéliens! Il y a eu une boulimie d'art extraordinaire, les 47 galeries ont toutes vendu, certaines trois fois leur stock. Près de 18.000 visiteurs sont venus, contre 11.000 les précédentes éditions», analyse cette femme à l'énergie contagieuse. Arabophone passionnée de la scène MENA (Middle East North Africa), elle la défendra à sa première foire de Singapour en novembre prochain: un pavillon MENA sera confié à Catherine David, «curator» de référence, de Documenta à Venise, qui mène depuis 2002 le projet «Représentations arabes contemporaines»; et un autre espace sera mis en œuvre par la collectionneuse d'origine libanaise, Jeanine Maamari.

«Le Liban, dit Laure d'Hauteville avec fougue, est un cœur qui bat sans cesse. Comme la mort peut survenir demain, on veut vivre chaque moment au maximum. L'art en est le beau moyen. On trouve de l'art partout au Liban, avec un goût très ancré pour la peinture comme en témoigne la collection d'Abraham Karabadjian, sanctuaire pour amateurs qu'il expose sur la marina, à 300 m de la future Aishti Foundation. Même le cirque de chaussures a un tableau chez lui! Le design est roi, d'où le succès d'un galeriste innovateur comme Gregory Gatsleria, libanais par sa mère et géorgien par son père, qui a fait d'abord école à Toronto.» Et de citer le photographe libanais Roger Moukartzel qui a coutume de lui dire non sans une certaine dérision: «Oh, mon Dieu, que la guerre est belle!»

La rédaction vous conseille :

Les disciples de Gérard Garouste⁷

Vidéo - La Tendence du moment: Chercheur d'art, dans Paris est à vous⁸

Vidéo - Liban: nouvelle explosion dans la banlieue sud de Beyrouth⁹



Valérie Duponchelle

journaliste **77 abonnés**

Grand reporter, Arts